

***Le Ciel sur la tête* de Geneviève Lefebvre et André Melançon**

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, Number 1, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2002). Review of [*Le Ciel sur la tête* de Geneviève Lefebvre et André Melançon]. *Ciné-Bulles*, 20(1), 64–65.

Le Ciel sur la tête

de Geneviève Lefebvre et André Melançon

par Jean-Philippe Gravel

Il y a quelque chose, dans **Le Ciel sur la tête**, de constamment tendu entre la lourdeur et la légèreté. Et si une partie du phénomène est sans doute redevable au propos même du film, on s'interroge sur l'autre, qui fait souvent de son visionnement une expérience pénible.

Le film se déroule dans un village (au nom inconnu) de l'île d'Orléans. Dans la vie, celui-ci compterait environ 200 habitants, mais — budget oblige — sa population semble totaliser plutôt la trentaine. Néanmoins, il semblerait que la chose la plus difficile à faire, la plus pénible à envisager, soit de partir. C'est pourtant ce qu'a fait Dolorès (Rosa Zacharie), bien qu'elle soit mère d'une fillette de 10 ans, Simone (Arianne Maheu), fraîchement sortie

d'une opération aux yeux qui l'a rendue aveugle. Abandonnée à son père, Marc (Serge Dupire), qui console mal le deuil de son couple entre les bras de Céline (Céline Bonnier) et dans l'entretien de son garage, Simone, malgré sa cécité, demeure extrêmement clairvoyante quant aux blessures intimes de son entourage.

Car autour de Simone gravite un petit réseau, tissé serré, de personnages qui semblent retenus, enracinés dans ce tout petit coin du monde. Il y a un curé à la foi chancelante (Maka Kotto), qui reste malgré tout parmi ses paroissiens. Il y a l'hypersensible Céline, qui écorche les poulets à la boucherie malgré son empathie (même pour eux) et son asthme; puis son père, Gaby (Marc Messier), un marxiste de brasserie qui se laisse entretenir par sa fille. Et Fred (David Boutin), le gentil motard séducteur qui ne dit jamais non à une baise.

Au centre de ce sac de nœuds, Simone, qui a l'oreille juste et l'intelligence précoce, tente de régler le cas de tout le monde. À mi-chemin entre Pollyanna et Amélie Poulain, pour ainsi dire, c'est aussi une candide entremetteuse qui manigance en douce les épousailles de son père et de Céline, question de reconstituer autour d'elle la cellule familiale.



Céline Bonnier et Arianne Maheu dans *le Ciel sur la tête*

Le Ciel sur la tête

35 mm / coul. / 108 min /
2001 / fict. / Québec

Réal.: Geneviève Lefebvre
et André Melançon

Scén.: Geneviève Lefebvre

Image: Thomas Vamos

Mus.: Osvaldo Montes

Mont.: Yvann Thibodeau

Prod.: Yves Fortin -

Productions Thalie

Dist.: Christal Films

Int.: Arianne Maheu, Rosa

Zacharie, David Boutin,

Serge Dupire, Céline

Bonnier, Marc Messier

Lourdeur et légèreté, donc: dans ce petit monde coincé par d'invisibles racines — même les statues de l'église tombent toutes seules de leur socle — la providence et les embrouilles tomberont du ciel, en la personne d'un aviateur argentin, Diego (Daniel Fanego), dont l'atterrissage forcé bousillera les plans de Simone.

Mais le film lui-même, dans toute sa maladresse, passe du lourd au léger. Lourd parce que **le Ciel sur la tête** est un autre de ces psychodrames comme le cinéma québécois sait en produire à la chaîne. Léger parce que le film, quand même, tente de vibrer du mieux qu'il peut d'un sens de la chaleur humaine qui ne laisse pas indifférent. Il reste que, parmi les tendances suscitées, c'est la maladresse qui domine, entre le déjà-vu et l'effort honnête. Encore une fois les personnages masculins sont ici des perdants à lubies et à «hobbys» (marxisme, femmes, garage) qui ne connaissent du monde que leur cour arrière, qui ne connaissent des sentiments humains que leur propre souffrance, et s'y complaisent, en bon bougres d'ânes bâtés qu'ils sont. Encore une fois, seules les femmes disposent des forces du changement et de la volonté de cœur, depositaires en somme de la morale de l'histoire. Encore une fois, tout cela sera emballé par une voix *off* plus didactique que subjective, en l'occurrence celle de Simone, de manière à fournir la dose requise de poésie à deux sous, ou d'éclaircissements, au spectateur que cette complexité sentimentale (*sic*) aurait tendance à égarer.

Le Ciel sur la tête ne sera pas le premier film à déployer tout un réseau de «problèmes psychologiques», à se livrer à une forme étrange de «thérapie à vide» qui semble finalement si préoccupé de régler le sort de ses personnages souvent typés qu'il laisse en plan le spectateur lui-même. S'ensuit, pour la majorité du temps, un film auquel on assiste avec exaspération. Bientôt, on comprend qu'il ne s'arrêtera pas avant d'avoir réconcilié le sort de tous et chacun (en plus d'une bonne quantité de personnages secondaires), tant et si bien que ce déploiement de bonne volonté devient la meilleure garantie de notre impatience... Pourtant, un film somme toute aussi emplis de générosité et d'espoir pour ses personnages ne saurait finalement être totalement mauvais, voire raté. Bizarre. ■

La Pianiste

de Michael Haneke

par Jean-Philippe Gravel

À la base du triomphe de **la Pianiste**, il y a comme un échange de bons services, un profitable jeu de «donnant, donnant». D'un côté, il y a Michael Haneke, qui offre à Isabelle Huppert l'un de ses meilleurs rôles. De l'autre, il y a Huppert, qui endosse ce rôle risqué, livrant une étonnante «performance d'actrice», laquelle y est pour beaucoup dans l'exportabilité du film. Aussi **la Pianiste** peut se vanter d'être le premier film d'Haneke à être distribué en salle au Québec.

Bienvenue dans le monde des conservatoires de Vienne, où Érika Kohut (Huppert) enseigne le piano avec une main de fer à des élèves que des parents envoient là-bas comme aux galères. À la maison, Érika ne s'est pas libérée de l'emprise de sa mère (Annie Girardot, parfaitement odieuse), sorte de poids mort hargneux, jaloux, alcoolique et omniprésent. Le goût d'Érika pour l'automutilation et les *peep-shows* sordides s'expliquent sans doute par son envie d'échapper à l'emprise maternelle... Mais cette routine est perturbée lorsque Érika, un soir de récital mondain, est charmée par Walter (Benoît Magimel), un jeune homme qui, contrairement aux élèves d'Érika, n'a pas brûlé ses désirs humains sur l'autel de la musique. Or, Walter, qui est aussi le parfait prototype du fils de bonne famille à qui tout réussit et de qui Haneke a déjà révélé le fond fascinant — les deux jeunes tortionnaires de **Funny Games** venant à l'esprit —, ne s'attend pas à découvrir, lorsque le cœur d'Érika finit par céder à son marivaudage, que son amour ne peut s'exprimer qu'à travers des jeux sadomasochistes dont les exigences frôlent le burlesque. Craignant d'être «contaminé par la perversion», incapable de comprendre aussi l'innocence que recèlent les règles du jeu pervers qu'Érika tente de lui imposer (et qu'elle lui expose au fil d'une très longue lettre qu'on croirait écrite par une victime consentante du Marquis de Sade),

La Pianiste

35 mm / coul. / 130 min /
2001 / fict. /
France-Autriche

Réal.: Michael Haneke
Scén.: Michael Haneke,
d'après le roman
d'Elfriede Jelinek
Image: Christian Berger
Mus.: Bach, Schubert,
Beethoven et autres
Son: Jean-Pierre Laforce,
Nadine Muse et Guillaume
Sciama
Mont.: Monika Will
et Nadine Muse
Prod.: Wega-Film
Produktions GMBH
Dist.: Remstar
Int.: Isabelle Huppert,
Benoît Magimel, Annie
Girardot, Anna Sigalevitch,
Suzanne Lothar, Udo Samel